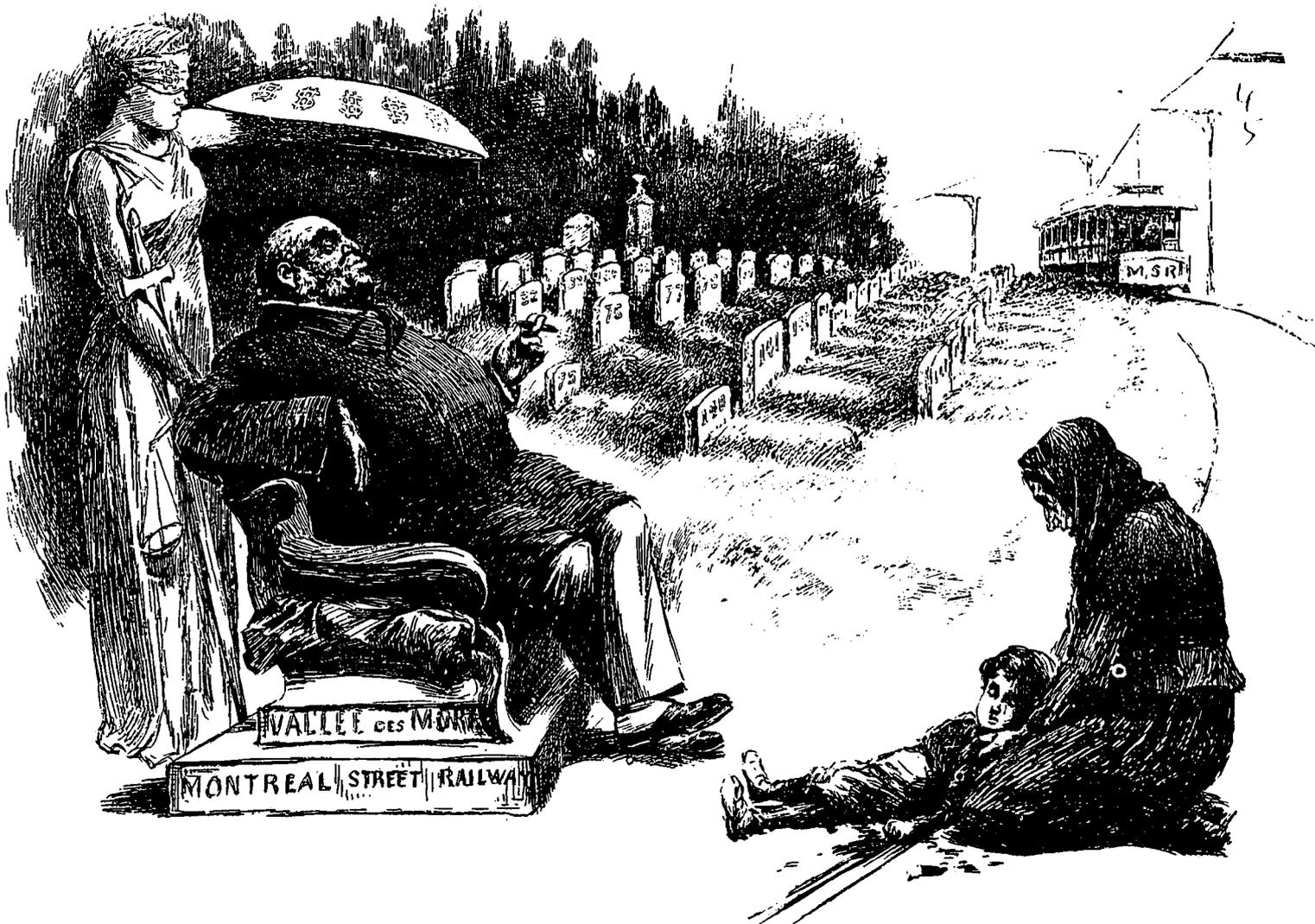


TOUJOURS LES CHARS ELECTRIQUES



COMMENT ON ENVISAGE LA SITUATION A LA SYMPATHIQUE COMPAGNIE.

CRÉPUSCULE

Le soir descend, le jour recule,
Les bois aux contours moelleux,
Les lointains se teintent de bleus,
C'est le retour du crépuscule.

Les nuages n'ont plus dans l'air,
Leur fugitive et riche opale,
L'éther, plus opaque, est moins pâle,
L'horizon, plus lourd, est moins clair.

Et cependant, sensible encore,
La lumière, dans sa fierté,

Jette une dernière clarté
Sur l'infini qu'elle décore.

Le rouge du soleil embrasse
L'azur fragile qui se fond
Et ces couleurs sur le ciel fond
Et laissent une immense trace.

Et bientôt partout, dans les cieux,
Où les lourds nuages font tache,
Sur la terre, où Dieu nous attache,
Tout est sombre et silencieux.

ABEL LÉTALE.

L'ENLIZEMENT

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Ecosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La p'age est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement ; l'immense plage est unie et tranquille ; tout le sable a le même aspect ; rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus ; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de s'approcher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi ? Seulement il sent quelque chose, comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce, il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément, il n'est pas dans la bonne route ; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup, il regarde à ses pieds, ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable. Il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambes ; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse ; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessous de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc

de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, inflexible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre, en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui s'est fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est un ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper, tous les mouvements qu'il fait l'enterrent ; il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, il implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine, il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaine molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte, le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit ; silences. Les yeux regardent encore, le sable les ferme : nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, trône la surface de la grève, remue et s'agit, et disparaît, — sinistre effacement d'un homme.

VICTOR HUGO.

ÇA SUFFISAIT

La femme du monde (à son jeune admirateur).—Vous semblez en connaître bien long au sujet du mariage. Etes-vous donc marié ?

Le jeune admirateur (d'un air blasé).—Non, madame, mais mon père l'est.

PAS DE CHANCE

Mme Bouleau.—J'ai entendu dire que votre mari avait deux revolvers et une carabine au cas où vous recevriez la visite des voleurs.

Mme Bouleau.—Il les avait, mais des voleurs sont venus qui les ont emportés.

UN BON CONSEIL.

M. Clubman.—Ma chère, un grand médecin allemand dit que la femme requiert plus de sommeil que l'homme.

Mme Clubman.—Plait-il ?

Mme Clubman.—Oui, ma chère. Ainsi tu ferais beaucoup mieux de te coucher de bonne heure et ne jamais m'attendre le soir.